

DOSSIER ZIZOU EN ŒUVRE D'ART

ZIDANE

ÉCRAN PLEIN

Au départ du film *Zidane, un portrait du XXI^e siècle*, il y a une idée simple, lumineuse, et surtout renversante eu égard aux innombrables retransmissions de matchs, à la forme toujours identique, qui occupent la télévision : et si pendant 90 minutes, le temps d'un match comme d'un long métrage, au lieu de laisser la caméra courir après le ballon, on ne suivait des yeux qu'un seul joueur ? Voir les choses autrement, déformer le regard, on touche ici à l'essence même de l'art. Et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'avec ce film hybride – situé à mi-chemin du cinéma et de la peinture, lieu de rencontre inattendu des fans de foot et des amateurs d'art contemporain –, sélectionné hors compétition au prochain Festival de Cannes et en salle à partir du 24 mai, on n'avait jamais vu le football ainsi.

Car le spectateur est plongé au cœur du match, dans un chaos de gestes discontinus, de chocs physiques, d'accélération soudaines, de sons ambiants, et Zidane est alors comme l'animal furtif d'un documentaire animalier, fonctionnant tout à l'instinct. Corps en **///**

En prélude à la prochaine Coupe du monde, Zinédine Zidane connaîtra d'abord les feux de Cannes. Il est en effet l'unique sujet du film des plasticiens Douglas Gordon et Philippe Parreno présenté au festival, *Zidane, un portrait du XXI^e siècle*. Rencontre avec les deux réalisateurs et décryptage d'un mythe moderne.

Par Jean-Max Colard et Serge Kaganski





sens, Zidane n'est pas une star conventionnelle, et pour moi il est assez proche de Björk, qui résiste beaucoup elle aussi aux histoires qu'on voudrait lui faire porter.

Le film ne joue pas du tout sur l'image Black-Blanc-Beur, sur le symbole national qu'est devenu Zidane.

Ph. P. – Non, parce qu'on l'a filmé jouant au Real Madrid et pas dans l'équipe de France. Mais de toute façon Zidane n'est pas un portedrapeau. Après, tu ne peux pas empêcher qu'un sentiment national se porte sur les stars, quelles qu'elles soient – c'est vrai du football, du cinéma, et même en art.

Comment se sont passés les contacts avec le milieu du football, l'entourage de Zidane ?

Ph. P. – Hormis les responsables du Real et Zinédine Zidane, nous n'avons pas rencontré d'autres intermédiaires. Zidane contrôle les choses de très près, et il ne s'agissait pas de contrat footballistique mais d'image. Bien sûr on a payé Zidane, comme on paye l'acteur d'un film, et aussi le Real, qui partage les droits à l'image. Mais de toute façon, faire un film de cinéma, ça a un coût.

Quelles étaient vos idées directrices ?

Ph. P. – Notre idée au départ, c'était de filmer avec 80 000 mini-DV, une par spectateur ! Mais on a finalement opté pour seulement dix-sept caméras autour du terrain, toutes focalisées sur Zidane. Du coup, ça nous a semblé presque simple à gérer ! Et surtout, ça nous a fait passer de l'image vidéo compressée au format cinéma.

D. G. – Pendant la préparation du film, il y avait une exposition au Musée du Prado sur l'histoire du portrait dans la peinture espagnole. D'une certaine façon, cela ressemblait à un film, on va de tableau en tableau, comme si chaque toile était le photogramme d'un film en train de se dérouler. J'en suis venu à me demander ce qu'on regarde dans un portrait : est-ce qu'on voit le sujet du tableau ? Est-ce qu'on voit le style du peintre ? Est-ce qu'on se voit soi-même, s'identifiant au sujet ou se projetant dans le tableau ? Dans notre film, est-

ce qu'on verrait Zidane, ou est-ce qu'on se projeterait à sa place ?

Ph. P. – On a voulu adopter son point de vue, poser la caméra à la hauteur de ses yeux. On n'est plus alors dans le récit factuel du match à la télévision, mais dans la subjectivité d'un protagoniste de l'événement. J'aimerais que ce film produise l'impression qu'on est avec quelqu'un, qu'on part avec lui, qu'on réfléchit avec lui, qu'on s'égaré. Et pour des fans de foot, c'est quelque chose qu'on a toujours voulu voir : que se passe-t-il quand les caméras ne sont plus sur Rocheteau, qu'est-ce qu'il fait, à quoi il pense ? C'est là que commence le travail de l'imaginaire, mais un imaginaire sans récit.

Souhaitiez-vous rapprocher deux mondes a priori ignorants l'un de l'autre : celui très populaire du foot, et celui supposé-ment élitiste des arts plastiques ?

Ph. P. – Beaucoup d'artistes sont issus de milieux populaires et adorent le

foot. Douglas et moi on en parle très souvent. On a grandi en regardant la télévision, on suivait les matchs de foot bien avant d'aller voir des expos ! Depuis le début on veut exposer ce film dans les salles de cinéma, et pas au musée. On veut que les gens qui kiffent Zidane puissent aller le voir très naturellement car quoi qu'on dise, le fait d'aller au musée reste quelque chose d'assez particulier, soit culturellement, soit géographiquement. Mais ce qui serait super, ce serait d'avoir dans la même salle de cinéma des gens qui viennent là pour des raisons très différentes : pour le foot, ou pour la sensation d'art. Regarder pendant 90 minutes le visage de quelqu'un, c'est quand même un exercice assez particulier.

D. G. – C'était le monde du football, de l'art, du cinéma, le monde juridique aussi, avec toutes les questions légales qu'il a fallu résoudre ! Pendant cette période, je ne regardais plus le foot comme d'habitude, je n'y prenais plus un plaisir de spectateur habituel.

Matériellement, comment avez-vous préparé le tournage ?

D. G. – Philippe et moi avons dû visiter le stade du Real au moins une dizaine de fois, faisant nos repérages, prenant un tas de photos de différents angles.

Ph. P. – Deux mois avant le match, on a fait un essai, une nuit, avec un figurant, pour voir ce que ça donnait en 35 mm, pour tester des lumières et des pellicules, et voir si c'était tout simplement envisageable de le faire comme ça en cinéma. Au début, on était proche de l'idée de Pasolini selon laquelle il faut multiplier les points de vue subjectifs autour de l'événement pour pouvoir l'enregistrer, mais finalement on a réduit le champ des caméras et on a décidé de suivre un seul personnage. Comme c'est quand même assez compliqué, le chef opérateur Darius Khondji a mis en place une équipe de tournage très précise. On avait dix-sept caméras et deux zooms Panasonic qui sont les plus puissants du monde, et que l'on a confiés à deux cadresurs de la télévision américaine, habitués à ne filmer que des gros plans. Ils savent tenir un zoom en boucle, sans perdre le point sur un personnage en mouvement.

Le travail sonore est très impressionnant...

Ph. P. – Dès le début, on savait que le son allait être extrêmement important, d'abord parce que ce serait très fatigant d'entendre une foule pendant 90 minutes. L'acoustique est très particulière dans un stade, le bruit du public recouvre tout, et il fallait recréer le son. Zidane ne portait pas de capteurs sonores sur lui, mais il y avait des micros autour du stade pour avoir un son témoin. Mais tout a été reconstitué après. On a consulté le sound designer Randy Thom, et on a travaillé avec Tom Johnson qui a fait le son de *King Kong*, *The Yards* ou *Requiem for a Dream*, avec des points de vue subjectifs sonores très forts, et en même temps très doux. ■■■/

“ QUAND IL TOUCHE LA BALLE, TU AS L'IMPRESSON QUE LE SOL, LE JEU RESPIRENT DIFFÉREMMENT.”
– PHILIPPE PARRENO

DOSSIER ZIZOU EN ŒUVRE D'ART

D. G. – Pour en revenir à notre idée de portrait, on voulait éviter le portrait classique où l'on voit les meilleures actions, les plus beaux buts, la chronologie de la carrière, etc. On voulait faire un portrait plus psychologique, plus intériorisé. Le travail sur le son nous a permis de rendre cette dimension intérieure, mentale. Un souvenir d'enfance dont on a pas mal discuté avec Philippe, c'est qu'on se collait l'oreille au téléviseur pour mieux ressentir le match. On a poussé cette idée au maximum dans le son du film, afin de ressentir pleinement l'impact de la foule, des chocs, du son du ballon. Nous voulions amener notre public dans le stade, puis sur le terrain, puis tout prêt de Zidane, puis quasiment dans sa tête. Le mérite du film, à mon sens, c'est qu'on finit par oublier qu'on regarde Zidane parce qu'on est quasiment à l'intérieur de son corps.

Comment avez-vous procédé au montage ?

Ph. P. – On a monté le film silencieusement, pour trouver la structure, commencer à raconter quelque chose, et ensuite le son est venu se poser. L'événement a été joué une fois, et notre travail c'est de le réinterpréter, mais du point de vue d'un seul joueur. Donc c'est vraiment un travail très musical qui a été fait sur le montage pendant neuf mois avec Hervé Schneid. Toute notre structure de récit s'appuie sur le visage de Zidane. On voit qu'il met un peu de temps à être dans le match, et plus ça va plus il est dedans, donc plus le film avance plus on s'approche de lui.

D. G. – Au montage, on a essayé de parvenir à ce que le stade ressemble à une arène de corrida. Etre avec les footballeurs sur le terrain fait vraiment penser au moment où le taureau entre dans l'arène.

Pourquoi avoir confié la bande-son au groupe Mogwai ?

Ph. P. – On s'est longtemps posé la question de savoir s'il fallait se contenter du son du stade. Mais la musique amène beaucoup de subjectivité. Douglas connaissait les gars de Mogwai, écossais comme lui. Ce sont aussi des fans de foot, ils ont très vite compris le projet. Leur musique donne beaucoup de promesses de récit, mais elle les retient constamment. Et

ça va dans notre sens, ces volutes qui donnent le sentiment d'une histoire.

Pendant le match, où étiez-vous, que faisiez-vous ?

Ph. P. – On était dans un van à l'extérieur du terrain, dans une sorte de régie. Notre seul vrai problème, c'était de s'assurer qu'on tourne bien des plans, et pas des images. Quitte à perdre le point, et à le retrouver ensuite. Et le matin même, on a emmené toute l'équipe et leurs assistants au Musée du Prado de Madrid, pour voir les peintures de Goya ou de Velázquez. Pour leur montrer d'où on vient, ce qu'on entend par le fait de faire un film qui soit aussi un portrait, et comment on parle d'image.

D. G. – On dirigeait les cameramen en direct par liaison radio. C'était assez stressant parce que c'était la première fois que nous faisons ça. Nous ne sommes pas des réalisateurs télé ! Et nos opérateurs n'étaient pas des cameramen sportifs, ils venaient du cinéma. Il ne fallait pas suivre la balle, mais Zidane. Le ballon est quasiment absent de notre film. En tout cas, on a eu de la chance avec le déroulement de la rencontre : quand Zidane a reçu son carton rouge, heureusement que c'était la 90^e minute !

Penses-tu que la dimension picturale est active dans le film ?

Ph. P. – Je ne sais pas, mais je crois qu'il y a une lumière assez particulière qui a à voir avec la peinture. Ensuite, ce portrait au cinéma, c'est quand même un objet hybride, mutant, situé entre la peinture et la photographie, entre le documentaire et le cinéma, entre le ready-made et la sculpture.

Et par moments le film tend à quelque chose de plus abstrait...

Ph. P. – Mais pas une abstraction au sens pictural du terme sur un simple jeu de surface, plutôt une abstraction romantique. Il y a des moments de rêverie intérieure, on entre alors dans une autre relation à l'image.

Le film est parfois sous-titré par les commentaires de Zidane...

Ph. P. – Ces fragments de textes sont comme les morceaux d'un monologue intérieur. Extraits de discussions où on l'a interrogé sur sa perception du son, du jeu, ses sensations au cours d'un match, avec ces 80 000 paires d'yeux qui le regardent, autant de questions que ne posent pas les journalistes sportifs.

Zidane a-t-il vu le film ?

Ph. P. – On lui a montré des fragments quand on avait besoin de lui, pour comprendre ce qu'il disait ou à quoi il pensait à tel moment du match. De manière très troublante, il n'a jamais demandé à voir d'éléments, ni à contrôler ce qu'on faisait. Ça montre beaucoup de conscience chez lui. Et c'est très touchant de voir quelqu'un d'aussi médiatisé nous donner complètement son image. Il a vu le film il y a quatre semaines, et là j'étais un peu paniqué. Je n'avais pas peur de son jugement, c'est davantage la justesse du portrait qui nous importait. Il n'y a que lui pour nous dire s'il se reconnaît, non pas physiquement, mais

dans l'événement. Parce qu'on n'a pas envie de mentir sur les sensations. Evidemment on a tout réinventé : mais est-ce que notre interprétation est proche du réel ? Si Zidane nous avait dit "C'est très bien mais ce n'est pas moi", ça aurait été dur. Mais il s'y est complètement reconnu.

D. G. – Ce qui m'intéresserait encore plus que l'avis de Zidane, ce serait celui

de ses parents, de ses enfants, de ses proches. Quand on lui a montré quelques extraits, il a dit une chose très intéressante : "J'ai l'impression de voir mon frère plutôt que moi-même."

Pourquoi avoir placé dans le film des extraits de la retransmission télé du match ?

Ph. P. – Pour montrer le contraste entre le son domestique et mono de la télévision, et le son sauvage et stéréo du stade. On est devant une image, et là soudainement on est à côté de l'image, au plus près. Ça produit un basculement extrêmement physique. La télévision nous met face à l'action, en situation de téléspectateur, alors qu'on est dans une salle de cinéma en train de vivre autrement l'espace-temps du match. Et puis le football est quand même vécu pour l'essentiel comme un événement télévisuel, et on voulait intégrer ça aussi.

Que nous dit ou montre ce portrait de Zidane que n'avaient pas montré avant les innombrables retransmissions de matchs ou entretiens dans la presse ?

Ph. P. – C'est assez paradoxal. Le spectateur a l'impression de le connaître pendant une heure et demie, mais une fois le film passé on n'en sait pas beaucoup plus sur lui... Comme quoi, contrairement à ce que veut parfois nous faire croire la télévision, il faut bien plus d'une heure et demie pour connaître quelqu'un. En revanche, ce film a modifié ma façon de regarder les matchs à la télévision : quand je revois Zidane, et de manière plus générale quand je regarde un match de foot, je suis l'action mais je remplis le hors-champ du match par les images du film. Et je vois les choses autrement. ■

Zidane, un portrait du XXI^e siècle de Philippe Pareno et Douglas Gordon (Fr., 1 h 32), en salle le 24 mai.

“ ON VOULAIT ÉVITER LE PORTRAIT CLASSIQUE OÙ L'ON VOIT LES MEILLEURES ACTIONS, LES PLUS BEAUX BUTS, LA CHRONOLOGIE DE LA CARRIÈRE.”
– DOUGLAS GORDON

